

L'île des anamorphoses

version anonyme

ἀμορφος

Tentative de réponse à Mélanie Sadler

Cet homme d'esprit fut fort embarrassé [...] et il eut besoin de débiter une longue suite de phrases élégantes pour se donner le temps d'inventer un mot grec qui voulait dire affaiblissement causé par la vieillesse. Supposons que ce beau mot grec soit amorphe.

Stendhal, *Lamiel*, 1842.

<https://www.cnrtl.fr/definition/anamorphose>

Subst. attesté sous la forme contractée *amorphe* avec ce sens.

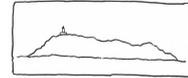
Avait-il encore la tête à Anvers ? Depuis le sud de Lille, il avait fini par regagner sa maison, bien fatigué par tant de déplacements insensés, des bêtises, plus de son âge. Ouf ! Il avait remis ses baskets de ville et enfilé ses charentaises made in Brocéliande. Il savait qu'il lui restait de quoi se passer la faim dans l'arrière-cuisine. Après, il comptait continuer la rédaction de son brillant article.

Il travaillait sur Aristote, pas sa *Poétique*, sa *Météorologie*, pour tenter de tirer au clair l'histoire de ces géomorphosites où des cours d'eau se perdent. Si le fleuve situé par Aristote περι τὴν Αἰγυπτίκην n'était pas, comme certains le prétendent, peut-être abusivement, le Rhône, fallait-il chercher un équivalent non moins considérable (οὐκ ἐλάττων τοῦ Ῥοδάνου), qui écarterait l'Isonzo, et porter l'allusion au crédit du Timavo, lequel, d'après Strabon (*Géographie*, V, 1, 8 dont les sources remonteraient à Polybe et Posidonius, tandis que celles de V, 1, 9 renverraient vers Timée), ressort tout près de la mer après un cours souterrain de 130 stades, ce qui est certes appréciable pour un débit qui est bien moindre que celui de notre fleuve-dieu mais ne saurait être comparé à l'innavigabilité du site de Bellegarde ?

Notez que personne ne se laissera leurrer par le moindre mélange des eaux : « Au fond de l'Adriatique, se trouve le sanctuaire de Diomède, digne d'être mentionné, le Timavon : il renferme un port, un bois sacré magnifique, et sept sources d'eau fluviale qui tombent directement dans la mer, formant un cours d'eau de la largeur et de la profondeur d'un fleuve. Polybe prétend que ces sources, à l'exception d'une seule, sont salées et que pour cette raison les gens du pays appellent ce lieu la source et la mère de l'Adriatique. » (*Pro Alesia*, 1923, p. 300-302).

Strabon énumère nombre d'autres phénomènes du même type et Pline l'Ancien (*Histoire naturelle*, lib. II, 103) cite en Asie le Lycus, l'Erasinus en Argolide et le Tigre en Mésopotamie. Et que penser du Nil (toutes ces homonymies d'une île, nihil obstat ?), il ne manquerait que le Pô, et rit, pas triste d'écarter d'un bon gros sourire l'hypothèse du Haut-Danube.

De là, si le texte de départ a été mal entendu ou compris de travers, à corriger le texte des *Météorologiques* où Aristote se penche sur « l'absorption de certains fleuves » et mentionne le Rhône (XIII, 31), non sans rapport à la navigabilité (« Καὶ περὶ τὴν Αἰγυπτίκην οὐκ ἐλάττων τοῦ Ῥοδανοῦ καταπίνεται τις ποταμός, καὶ πάλιν ἀναδίδωσιν κατ' ἄλλον τόπον· ὁ δὲ Ῥοδανὸς ποταμὸς ναυσιπέρατός ἐστιν », généralement traduit : « Dans la Ligystique, un certain fleuve qui n'est pas moindre que le Rhône, est absorbé



en terre, et il reparait en un autre lieu ; or le fleuve du Rhône est navigable aux vaisseaux. »), de là à en faire une allusion à la célèbre perte du Rhône, qui, de fait, rendait le fleuve impossible à naviguer...

Rien n'est impossible, en effet, c'est possible, mais c'est seulement possible. Le nom du Rhône résonnait dans les théâtres grecs aux temps d'Euripide (*Phaeton*), et même d'Eschyle (*Héliades*, 73), un siècle au moins avant la parution des *Météorologiques*. Allons, se dit-il, ayons pour les heureux poètes et les folies déraisonnables des avatars parfois féroces de leurs fluviales géographies la même indulgence que les hypocritiques lecteurs de persee.fr/doc/mom_1274-6525_2000_sem_32_1_1910 espérés pour notre publication.

Les géologues qui se sont approchés du, comment dire, écrire, imprimer, canyon, cañon, cañón, canon, entre Grésin et Malpertuis, avant le Paradis et Génissiat, savent-ils au moins s'il s'agissait d'une véritable perte, une ancienne perte, ou une pseudo-perte ? Que ces auteurs, dont certains parlent des pertes du Fier, n'ont-ils envisagé en même temps les pertes de la Valserine et les tourbillonnantes toupies de leurs marmites !

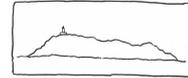
Auparavant, il devait répondre à Mélanie Sadler, l'astre (rions, dira-t-elle, d'être l'étoile BP-OF-113 de cette galaxie) et lui donner des nouvelles, une nouvelle note sur les Bruyas du Rhône. Vivre vite et écrire à un train de sénateur, l'idéal, non ? À moins que ce ne soit le contraire. Ou autrement, tout lentement ou tout vite, vite. Mélanie était sûrement en chantier et, comme toujours, en presse, comme disait sa grand-mère quand elle lui contait pour l'endormir des histoires enchantées.

Dehors, le vent soufflait. On aurait dit qu'il tissait un fil musical. Il sifflait tellement bien que personne n'aurait tenté l'aventure de ne pas le laisser parler, et pas question de croire ne pas devoir l'écouter. Il faisait un temps de Toussaint. Le jaillissement de ce nom, et qui dira comment l'idée en était venue à éclairer les lueurs du crépuscule, emporta la réflexion hors le double vitrage des baies et les trois rangées de tavaillons censés isoler les murs de l'extérieur.

Ah ! Jean-Philippe Toussaint ! *Les anamorphoses d'une île* ! Le réel plus futile que le fictionnel ? Et inversement ? Tintin ! Il se souvint d'une vieille plaisanterie à partir du nom de Sasuelo. Imaginez qu'un traducteur hispano-américain ait cru lire Sansuelo, il tenait là un archétype d'écrivains, ces gens sans terre et sans le sou, qui vivent d'un drôle de luxe. Allons donc, se dit-il, ceci n'est pas une histoire belge. Toussaint nous enfumerait-il, nom d'une pipe en bruyère ? Son projet Borges est une locomotive. Et il semble, notoirement, connaître bien les Bruyas de Montpellier. Sansuelo, un n pour un s, presque vos initiales, Mélanie, et vous tiendriez là une bien belle histoire de non-sens, ou comment la lecture d'un traducteur cavalier dont on se souviendrait du nom comme de celui de l'auteur d'une histoire plus fumeuse que fameuse. Les apparences sont trompeuses.

Le dessein de Toussaint semble vous faire croire, chère Mélanie, qu'il connaît très bien le destin des Bruyas de Montpellier. Mais, diable, chasserions-nous le fictionnel en nous promenant à la rame, dans les brumes mauves comme les bruyères ? Sans nous faire mener en bateau, les traits que dessine le réel ne seront peut-être pas des traces plus futiles que celles de la fiction.

« L'an mil huit cent vingt un et le seizième jour d'août, heure de deux après midi : (acte de naissance de) Jacques Louis Bruyas, né le Premier, et (de) Charles Marie Bruyas, né le dernier, tous les deux le jour d'hier à neuf heures du matin, dans la maison de Monsieur le vicomte de La Peyrade à la grand-rue ; frères jumeaux et fils légitimes de sieur Jacques Bruyas, agent de change, et de dame Françoise Félicité Deidier, mariés domiciliés à Montpellier. Le sexe des enfants a été reconnu être masculin. Premiers témoins : sieur



Pierre Rodolphe, professeur de musique, âgé de quarante-huit ans. Second témoin : sieur Noël Guetton, négociant de cette ville.

Sur la réquisition à moi faite par le dit sieur Jacques Bruyas, père des nouveaux-nés, qui a signé avec les témoins après la lecture dûment faite du présent acte.

Bruyas. Rodolphe. Noël Guetton.

Constaté par moi, Jean Raimond Guibal, adjoint à la Mairie, faisant par délégation du Maire les fonctions d'officier public de l'état-civil soussigné

R. Guibal.

(https://archives-pierresvives.herault.fr/ark:/37279/vta557bad21734c5/daogrp/0/1/idsearch:RECH_e9cedde97cd9a3c6009eee4e03810669?id=https%3A%2F%2Farchives-pierresvives.herault.fr%2Fark%3A%2F37279%2Fvta557bad21734c5%2Fcanvas%2F0%2F174&vx=2505.48&vy=-910.13&vr=0&vz=6.37989, vue 174/323).

On vous laissera imaginer comment le décès de son frère Jean Louis Jules, que l'on voit parfois appelé Julien, célibataire, sans profession, le 14 juillet 1837, à huit heures du matin, dans la maison de son père, Grand'Rue, à l'âge de vingt ans – il était né le 18 décembre 1816 comme vous le constaterez sur le registre des naissances *ad hoc*, attesté par le certificat du docteur en chirurgie délégué – aura pu concerner Alfred.

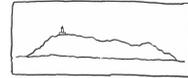
(https://archives-pierresvives.herault.fr/ark:/37279/vta557bac88cf500/daogrp/0/1/idsearch:RECH_babel238e953649e943b1395e8582fa4?id=https%3A%2F%2Farchives-pierresvives.herault.fr%2Fark%3A%2F37279%2Fvta557bac88cf500%2Fcanvas%2F0%2F144&vx=1452.17&vy=-646.113&vr=0&vz=5.75228, vue 144/287).

Mais l'essentiel est vraisemblablement, vraiment, ailleurs. Les portraits d'Alfred Bruyas seraient-ils au nombre de dix-sept, le chiffre du jour de ma naissance, qu'ils n'en seraient pas moins aussi infinis que ces derniers signes. Voyez plutôt. L'acte des naissances du 15 août 1821, outre qu'il prénomme l'Alfred Jacques Louis, nous laisse entrevoir bien davantage : Alfred a un jumeau. Prénommé Charles Marie, ce dernier disparaît aussitôt sans laisser de traces.

Alors, à supposer que Jean-Philippe Toussaint soit Alfred Bruyas, que ne serait-il aussi son frère, Charles Marie ? Et ce dernier, ne pourrait-il être le premier d'on ne saura jamais combien de doubles dans la récréation d'une certaine vérité sur Charles Marie ? Ne laissons pas ce ou ces Bruyas brouiller les pistes, ni Jean-Philippe Toussaint replonger dans on ne sait quels abyssaux abîmes, ou devrait-on dire des abysses abimés, des gouffres, des avens à vous couper le souffle de l'aventure jusqu'à l'immobilisme de la perplexité.

Bien qu'il ne soit pas mentionné dans le registre des décès, Charles-Marie, personnage qui est puisqu'il a été, n'a plus été dès après sa naissance. *Memento mori*. Ce fait, cependant, n'est enregistré dans aucun acte de décès. Il n'est visible, à la date du 16 août, que dans les tables décennales, qui l'inscrivent en rappelant, par une belle accolade, cela ne s'invente pas, son statut, (substrat, substitut ?) de deuxième jumeau. (https://archives-pierresvives.herault.fr/ark:/37279/vta7107cccdc5d2f75f/daogrp/0/1/idsearch:RECH_bf8721ac11c10a2a890fb0ab9aabb796?id=https%3A%2F%2Farchives-pierresvives.herault.fr%2Fark%3A%2F37279%2Fvta7107cccdc5d2f75f%2Fcanvas%2F0%2F45&vx=868.139&vy=-1385.73&vr=0&vz=6.67272, vue 45/644).

En voilà de nouvelles perspectives, aussi insondables aux communs du mortel lectorat que l'invisibilité des géomorphosites engloutis à l'œil des amateurs patrimoniaux, mais sans doute pas à J.-Ph. Toussaint, d'autant que, autre écho, la famille offre une deuxième sorte de doublon. Une sœur des jumeaux, Louise Antoinette Clarisse, appelée, dit-on, Louise, épousa un Alicot et naquit de ce mariage une fille, Eugénie, qui épousa en 1854



Germain Dupré, futur sénateur. Elle décéda douze mois plus tard, et Germain Dupré, sur ces entrefaites, maria en 1857 la sœur, Françoise Élise Cécile, de sa première épouse.

D'autres soupçons planeraient-ils encore ? Derrière les divers prénoms dont les fabulistes affublent les Bruyas ? Paul Valéry, Ambroise Paul Jules, et aussi prénommé Toussaint, aurait-il eu à voir avec Valleiry ? Caius Valerius aurait écrit son épopée en Corse ? La quête de la Toison d'or serait-elle à mener jusques aux bords du lac de Genève ? Après tout, Strabon disait, certes, que « le [cours du] Rhône, même lorsqu'il traverse le Léman, qui est un grand lac, [...] reste visible sur plusieurs stades. » (*Géographie*, IV, 1, 11), mais Ammien Marcellin précisait : « *Rhodanus [...] paludi sese ingurgitat nomine Lemanno, eamque intermeans nusquam aquis miscetur externis* » (*Rerum Gestarum.*, XV, 11). Autrement dit : Le Rhône se jette dans le lac appelé Léman, qu'il traverse sans se mêler à ses ondes, et sillonnant à la sommité cette masse comparativement inerte, s'y fraye de vive force un passage. Sans bifurcation. Enfin, sans bifurquer jusqu'à emprunter le cours préwürmien de la Valserine pour couler vers le sud, vers sa mer (mais pourquoi donc le correcteur orthographique voudrait-il que l'on écrive mère ?), notre mer. Antécédence ou surimposition ? Dans ce labyrinthe, les deux, entend-on en général, antécédence et surimposition. La terre se lit comme un tableau, comme à livre ouvert.

Pour aller de l'autre côté du miroir des apparences, ces apparences que l'on dit simples, et tendre vers une sorte de révélation de ce qui serait le ou les sens plus ou moins cachés de ce que sont les choses, et les êtres, faut-il en passer par l'ésotérisme disciplinaire ? Votre ami Jeanfi vous en fiche son billet ? Qui alors, de Mélusine ou de Morgane, pour restituer à nos yeux médusés, logiciens et rêveurs, mélancoliques assurément, l'utopie d'un monde compréhensible ?

Il eut l'intuition que le temps avait avancé et, comme par érosion régressive, l'avait plongé dans une troublante méditation. Résurgences ? Il était plus que tard maintenant. Il était temps d'y aller. La vie est comme un sommeil et ses songes sont des songes qui, ici comme à Helpenor, n'attendent pas. Dormir, rêver au sud de la Ligurie, peut-être... Vida breve ¿ Quién sabe ? Bonsoir.

Bonsoir, Mélanie. Nous disions avant-hier...

En. Baldelil, Pâques, 1/4/2002.